

*Je suis la paix en guerre*



IVAN LE SÉVÈRE DIT IVAN LE TERRIBLE

*Je suis la paix en guerre*

Traduit du slavon et suivi de  
*Les Tombeaux ouverts* par  
DIMITRI BORTNIKOV



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2012

TITRE ORIGINAL

*Письма Ивана Грозного*

Une première édition complète des présentes lettres a paru pour la première fois en 1951. Elle a été publiée par l'Académie des sciences de Moscou-Léningrad, sous le titre *Poslanija Ivana Groznogo*. C'est sur cette édition, qui inclut, outre le russe moderne, le slavon, langue originale de ces lettres, que la présente traduction s'est fondée. En 1959 avait paru une première traduction par Daria Olivier, aux éditions Seghers à Paris, mais effectuée depuis le russe moderne.

En couverture : Viktor Vasnetsov, *Ivan IV*, 1897. Huile sur toile. Moscou, Galerie Tretiakov.

© Éditions Allia, Paris, 2012, pour la traduction française.

## LETTRE À LA REINE D'ANGLETERRE

PAR la miséricorde de notre Dieu, qui est avec nous, par sa grâce envers la terre russe et envers moi je t'écris, reine Elisabeth, reine Anglaise, Française, et Irlandaise, moi – tsar et grand duc de toute la Russie Ivan.

Il y a quelque temps ton frère, roi Edward, a envoyé un certain Richard avec d'autres, oui, avec des gens obscurs il les a envoyés avec une mission qui m'est inconnue, et puis – ton frère Edward s'est mis à écrire à tous les rois, il lâchait ses lettres, tel archer qui s'ennuie – tire ses flèches partout ! oui, partout, mais pas vers moi. il ne m'a pas écrit un seul mot ni un demi-mot ! pas un mot à mon nom ! et puis – le plus intéressant, reine, – je ne sais comment, volontairement ou pas – mais les gens de ton frère, ce Richard et compagnie se sont accostés près de notre forteresse sur la rivière Dvina. ensuite, comme il sied à un souverain chrétien, je les ai accueillis, je les ai aidés grandement, ils ont été acceptés et traités avec l'honneur et ma grâce était à leur côté. ils ont mangé à ma table, oui, à ma grande table de cérémonie qui faillit chaque fois crouler, sous les mets ! puis je les ai couverts de cadeaux de la tête aux pieds et ils sont rentrés chez ton frère, rassasiés, repus jusqu'aux sourcils et comblés.

Et voici le temps passe, reine, et ce même Richard est venu de nouveau, lui et encore un autre Richard, un certain Richard Gray. également je les ai accueillis dignement, plein d'estime à leur égard et tout, et puis ils sont partis visiblement contents de mon accueil et après cette visite j'ai envoyé à ton frère mon boyard Ossipe Nepeya. et par-dessus tout, reine, aux gens de ton frère, à ses marchands et aux autres Britanniques – j'ai donné une telle liberté de commerce, une telle charte qu'aux marchands d'ici telle liberté ne viendrait même pas dans leurs rêves ! par là j'ai tenu à avoir l'amitié de ton frère, oui, quel cadeau ! je pensais – ils seront mes amis, vous, ton frère et toi, reine, et j'ai pensé que tous les Anglais concernés par la liberté de leur commerce dans mes terres me seraient reconnaissants.

Au moment où j'ai envoyé mon émissaire Ossippe, ton frère Edward est mort et le trône est passé à ta sœur Marie qui a

épousé un peu plus tard le roi d'Espagne Philippe. et ce roi d'Espagne et ta sœur Maria ont reçu mon messager avec honneur et l'ont laissé s'en aller, mais – et ici commencent les malentendus, reine, ici – on entre dans la conversation de deux sourds ! mon émissaire arrive les mains vides. pas d'instructions, pas de proposition, pas d'offres concrètes ! rien ! les mains vides ! et puis là – tout commence à dégénérer, ma reine ! tout le commerce ! nos relations aussi fraîches, aussi soigneusement tissées, filées et aussi solides qu'une toile d'araignée – ont été déchirées comme par le passage d'un ours mordu par une guêpe sauvage et qui déboule sans gauche ni droite dans la forêt ! qui va intercéder, reine, devant un ours mordu, qui se mettra sur sa route entre lui et une toile d'araignée ? ! en tout cas pas toi ni ton frère mort ni ta sœur, ni son mari, ni aucun chevalier britannique si vaillant si moustachu qu'il soit, ni non plus vos marchands qui ont justement réveillé la guêpe !

De quoi je parle ? les Britanniques ont commencé à nous mentir, les yeux baissés, sourires rampants ils se sont mis à vendre leur marchandise, leurs produits à prix beaucoup plus élevé que ça coûte réellement ! et toujours gentiment, toujours tranquillement, comme en promenade, sans se soucier de notre commerce à nous. comme ça, en sifflotant presque, ils ont semé parmi nos marchands une anarchie telle qu'aucune guerre n'aurait pu causer en 100 ans chez vous !

Et le temps passe, et j'ai eu vent que votre sœur, reine Marie est morte. et les Anglais ont tout de suite expulsé son mari de l'Angleterre, roi d'Espagne Philippe et alors là par ceux-là mêmes qui ont chassé ce Philippe tu étais mise en selle sur le royaume. ils t'ont hissée et combien vite ! quant aux torts que nous causaient tes marchands arrogants je me taisais, je leur ai rien fait, ils continuaient à nous voler bien tranquillement sourire aux lèvres !

Mais là, reine, je te parlerai enfin, j'étais étonné et pas comme cela vous arrive à vous, sur votre île d'être étonnés ! grandement ! mais jusque-là je me disais – attends, tu lui demanderas son compte plus tard, oui, et puis là, ce “plus tard” est arrivé, il est bien là. voici, reine – jusqu'à présent, moi et mes marchands ont reçu beaucoup de lettres d'Angleterre, mais – il n'y avait pas deux lettres scellées de la même façon, avec les même sceaux à la fin ! je comprenais pas et là je

comprends pas, éclaire-moi donc ! si tu ne connais pas les coutumes, car tu as enfourché le royaume très vite, et il faut du temps pour apprendre à bien chevaucher le trône – je te renseigne sur une des coutumes adoptées par toutes sortes de rois de tsars et d'empereurs. Aucun tsar ni roi qu'il soit stupide, ou sage – ne croirait aux lettres pareilles, écrites par des mains différentes, scellées par des sceaux différents. aucun roi nulle part ! mais moi, ayant la sagesse si petite qu'elle soit – je t'estime – reine, oui, reine digne de ma confiance et c'est pas peu ! tu me connaîtras mieux et tu verras toi-même que ce n'est pas si peu – d'avoir ma confiance. Je recevais tes lettres, ces lettres étranges et je leur faisais confiance et tout, mais tout ce que tu m'as demandé – je l'ai exécuté avec diligence et rigueur qui sont ma nature, qui sont ma main gauche et ma main droite. sache, reine, la main qui t'écrit – te fait confiance. les gens te diront – “ah non reine ! si Ivan de la Russie se met à parler de confiance – il faut que tu te méfies grandement ! il n'a confiance en personne !” écoute-les ou bouche tes oreilles souveraines – je sais qui je suis, je sais qui tu es et le reste – c'est le sable sur tes talons ! mais la boue ici, reine, est plus salissante, plus noire, plus solide et dure à enlever ! on s'en débarrasse pas simplement en secouant les bottes ! oh non – chaque fois, oui, tous les jours on décrotte ici – les cœurs, les âmes, les sabots et les bottes ! on est propre ici autrement. c'est la boue ici, reine ! tu as la mer, moi j'ai les terres et la boue, autant de terre que tu as de l'eau !

Je reviens à tes lettres, reine. si elles sont pas scellées de la même façon, les sceaux sont différents – j'avais le droit de douter, de pas croire – mais non, je les lisais toutes, toutes je les ai lues jusqu'au bout. jusque-là je laissais faire à tes marchands tout ce qu'ils faisaient, j'ai cru à tes lettres et me suis comporté selon tes demandes.

Puis tu m'as envoyé Antoine Jenkinson, ton conseiller des affaires commerciales. et moi, dans l'espoir qu'il jouisse de ta faveur, je lui ai confié, à lui et à un autre, Ralph Ivanov qui est aussi ton marchand et l'interprète de te transmettre oralement les choses secrètes nous concernant, toi et moi. j'avais pas d'autre interprète, que ce Ralf, et c'est pour ça que j'ai exigé qu'il me prête serment de fidélité quant à l'exactitude de traduction de ton message.

Tu dois m'envoyer une personne de confiance, et avec lui cet Antoine, ou Antoine tout seul. cet Antoine... je ne sais pas – s'il t'a transmis tout ce qu'il aurait dû te rapporter ou pas, toutes mes paroles, mes demandes – je n'en sais rien du tout, reine ! cet Antoine ! il y a un an et demi que je n'ai pas eu de ses nouvelles ! et rien et personne de ta part ! pas une lettre, pas un mot – rien, pendant un an et demi ! mais en dépit de ce silence, oui – j'ai quand même donné à tes marchands une autre charte, encore plus libre, toujours plus libre ! ils avaient les mains complètement déliées, les Britanniques ! je leur ai délié les mains en pensant que ces Anglais jouissent de ta grâce, de tes faveurs, te sont chers. et là – où ils ont ? où j'en suis ?

Après j'ai appris qu'un de tes sujets, l'anglais Edward Goodman est venu à Narva. il avait beaucoup de lettres de toi, alors là – je lui ai posé plein de questions sur cet Antoine disparu, mais lui, ton Edward ? il pouvait rien me dire, mais rien sur Antoine ! et en plus – à mes messagers il parlait mal, tellement impoli il était, bec fier, un vrai coq ! comme s'il s'adressait à ses propres chiens, reine ! là – je n'ai pas pu supporter, ah non ! là – non ! et je me suis mis à enquêter s'il avait des lettres secrètes et – quelle découverte, reine ! plein de lettres il était ! farci de mensonges il était ! tel chou pourri qui grouille de vers ! belle découverte ! une par une je lisais ces lettres, une par une j'ai enlevé les feuilles de chou pourri ! je les ai lues toutes ces feuilles jusqu'au bout, jusqu'au cœur du chou – pour tout voir ! et j'ai tout vu... quel mépris reine, quel mépris ! ces lettres me couvraient de boue, me traînaient dans toutes les porcheries possibles ! dans ces lettres j'ai été traité comme un porc hurlant, porc à la couronne rabattue ! et puis pas que moi, oh non, mon pays aussi – a été décrit comme une basse-cour sale comme pas permis, où le petit bétail chevrote, le gros bétail meugle et au cœur de ce chœur – moi, tsar au groin poilu – je me promène en démon ivre de sang ! mais même là, reine, même après avoir lu ces feuilles putrides – j'ai traité cette limace Edward avec bonté ! j'ai ordonné qu'il soit gardé avec honneur jusqu'à ce que je reçoive ta réponse à ma proposition envoyée par Antoine-le-disparu.

Puis, reine, j'ai reçu à Narva ton envoyé Yuri Middleton qui est venu pour s'affairer sur le commerce anglais ici. il est

venu humant l'air, griffes rentrées, peureux et hautain, l'œil fuyant, arrogant !

Enfin, j'ai appris qu'à Narva venait votre ambassadeur Thomas Randolph. sur-le-champ je lui ai envoyé le fils d'un boyard à qui j'ai ordonné d'être à sa disposition, complètement à sa disposition ! qu'il l'aide ce Thomas, et le renseigne amplement, et surveille que mes boyards lui prodiguent tous les honneurs. ce garçon devait se renseigner sur Antoine, cet Antoine-le-disparu ! toujours lui ! mais il a vu tout de suite qu'Antoine n'était pas venu avec ton ambassadeur. Puis le jeune homme lui a posé mille questions sur Antoine, mais rien ! ton Thomas comme sourd s'est mis à parler sur la vie champêtre ici ! il bavardait sur la paysannerie russe toute la journée ! il parlait de tout, mais de tout ce que ses yeux voyaient mais pas sur Antoine, comme un malade se gratte en évitant de toucher l'ulcère !

Puis il est venu plus près, oui, à Moscou, et moi par mes boyards proches à plusieurs reprises je lui ai posé et reposé les questions, une, toujours la même ! où est Antoine ? où est celui qui devrait être un lien secret et fort pour nous ! toi et moi, reine ! je ne savais rien sur notre affaire, s'il t'a transmis mes lettres ou pas ! si tu m'as répondu, si tu m'as écrit un mot quant à mes propositions ou pas ! j'étais dans le noir complet et je n'aime pas ça, reine. chaque fois quand mes boyards lui posaient des questions sur cet Antoine – il esquivait d'une manière ridicule, fouine ! il ne faisait ici qu'écrire, oui, toutes sortes de plaintes contre d'autres marchands, contre Thomas Glover, contre Ralph Ryuttera, des suppliques et des suppliques ! il pleurnichait et gribouillait, scribe mordu qu'il est – sur le commerce ici, mais rien de sensé, rien ! il a complètement négligé sa mission. c'est pour ça, reine, ton ambassadeur a tant tardé à venir me voir, et puis une autre chose, vrai malheur et lequel – la peste ! alors là – il n'a pas pu bouger non plus, terré comme une taupe, avec sa plume qui continuait à couler ! fléau pareil sur le dos et la taupe gribouille ! mais lorsque cette peste a enfin cessé je l'ai autorisé à venir à mes yeux. mais de nouveau il s'est mis à me chanter ses chansons sur le commerce, même refrain, toujours fuyant ma question qui devrait l'agacer ! mais pourquoi ? ! éclaire-moi, reine !

Après je lui ai envoyé mon boyard et le gouverneur de Vologda prince Athanase Viasemski en compagnie de mon imprimeur Ivan Mihailov et aussi mon diacre Andreï Vassiliev pour qu'il leur dise s'il a ou pas les lettres de toi concernant notre affaire à nous, toi et moi, reine, et oh – joie ! il a répondu – oui ! il a dit qu'il avait quelques mots de toi à me dire à ce sujet. quelle allégresse enfin ! il a été aspergé d'honneur et de cadeaux, tant cette nouvelle m'a plongé dans la joie ! je l'ai reçu en tête à tête et quelle chute ! il a parlé de la même façon, toujours à l'affût, encore et encore sur la payannerie russe, qu'elle soit maudite ! sur le commerce, qu'il disparaisse à jamais ! enfin ! et seulement de temps en temps il laissait goûter quelques mots sur notre affaire, reine.

À ce moment-là, j'ai été obligé d'aller à Vologda, là-bas se trouvent mes terres ancestrales, au débotté j'ai dû partir et je lui ai dit de venir avec moi, oui, je l'ai invité ton Thomas pour qu'on puisse tranquillement, face à face s'entretenir sur notre affaire, reine. vois-tu à quel point c'est important pour moi ? ! il était logé ailleurs, pas dans mon palais même si je le lui ai proposé plusieurs fois, mais chaque fois il murmurait – non. souriant comme jamais, il a préféré gîter ailleurs – comme il voulait, j'ai rien à dire, toujours il faisait ici comme chez lui, bien à l'aise, je suppose. alors je n'avais pas à froncer mes sourcils.

Enfin, reine, ici, à Vologda on a réussi à parler lui et moi sur notre affaire, entre toi et moi. j'ai écrit plusieurs lettres pour toi et je les ai bien scellées, bien comme il faut, les mêmes sceaux sur toutes les épîtres. toi – pareil, il faudrait que tu fasses pareil avec les tiennes, t'aurais pu t'appliquer un peu plus dans notre affaire, m'écrire régulièrement, et me répondre, oui ! – répondre à mes questions bien précises, reine ! t'aurais pu m'envoyer quelqu'un digne de confiance, au moins faire en sorte de me renvoyer cet Antoine dès le début ! oui, lui – pour qu'il me réponde – s'il t'a transmis mes paroles ou pas, si – oui – qu'il me dise ta réponse, c'est tout, pour une reine ce n'est pas une guerre à déclarer ! ma question – ta réponse, une offre – une réponse. pas besoin d'aller à la messe ni de consulter les magiciens ! mais c'est bien le passé, reine, je reprends – avec ton ambassadeur Thomas j'ai envoyé le mien, boyard André Sauvine.

Et là, reine, tu m'as bien étonné, grandement je le suis encore maintenant ! tu m'as renvoyé mon ambassadeur, tout seul, mais le tien ?! le tien ! où il est ! encore un disparu ?! maintenant Thomas-le-disparu ? les gens chez vous sont faits de brouillard ?! enfantés par la brume ?! même l'œil de lynx te trouverait pas – tellement tu es embrumée, reine ! pas de fantôme ni l'ombre de ton ambassadeur ! et puis notre affaire à nous, entre nous, toi et moi – comment tu l'as faite ? pas du tout comme on a convenu toi et moi par ton ambassadeur Thomas, qui là – est porté disparu ! encore un ! et puis ta lettre, oui, on l'a lue et relue, mille fois, de gauche à droite, à l'envers, à l'endroit, avec trois traducteurs et rien ! j'ai rien compris ! et là reine, j'ai peur. oui, j'ai peur qu'il n'y ait rien à comprendre. rien... cette lettre était écrite à la légère, oui, comme une lettre qu'on laisse en passant chez quelqu'un en son absence. entre toi et moi – telle lettre ? griboillage de passage ?! mais sache reine, jeune reine que tu es – ce genre d'affaire ne se fait pas comme ça, pas à la légère ! sans que nous, toi et moi on prête serment de fidélité entre nous, entre deux souverains – ça ne se fait pas ! ni ici ni chez toi ni ailleurs. Et puis pas d'échange d'ambassadeurs ! et puis les envoyés qui se dissipent ! mais les miens, les miens, ils disparaissent pas dans votre brouillard perfide ! comment peux-tu régner si tes serviteurs s'évaporent comme ça ?

Eh bien, reine, j'espérais que tu étais une vraie reine, une impératrice et que c'était toi qui possédais les gens, les terres, les mers, ton royaume, enfin ! que tu te souciais de l'État, de ton royaume. mais je me suis trompé et combien grandement sur ton compte ! ce n'est pas toi qui possèdes tes serviteurs, c'est tes sujets, tes esclaves qui te possèdent. c'est eux qui te guident, ce sont tes ministres qui tiennent les guides du trône ! c'est les petites gens qui te dictent. c'est les moujiks qui te gouvernent et eux ! – ne soucient pas du tout, mais pas du tout de toi, ni



ALLÉGORIE DU RÈGNE D'IVAN LE SÉVÈRE, LARGEMENT DISTRIBUÉE EN EUROPE OCCIDENTALE AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE. SAINT-PÉTERSBOURG, MUSÉE DE L'HERMITAGE.

de leur propre royaume ! ils ne veulent que l'argent ! qu'il tinte dans leurs bourses ! qu'elles explosent enfin, ladres ! et toi... là – je vois que tu n'es qu'une fille banale, oui, une fille ordinaire, comme il y en a partout, mais pas une reine.

Et si c'est comme ça – on laisse choir notre affaire, pas un mot de plus. plus une lettre là-dessus ! que tes gars qui se sont moqués de mes propositions commerciales essayent de nager jusqu'ici avec leur Négus en tête ! qu'ils viennent ! là – je vais voir comment ils vont vendre dans mes terres ! ici on a vécu, on vit et on vivra sans vos marchandises, et pas petitement oh non ! on a tout ici, mais tout ! et puis une autre chose encore – la charte ! ce certificat de commerce que je t'ai envoyé – va falloir que tu me le renvoies, vite et point. et même si tu négliges, comme toujours tu l'as fait avec moi – de me le renvoyer – les Anglais qui viendront avec cette charte – partiront d'ici les mains liées, bourses vides. pas un ver de terre vendu ! je ne tiens plus compte de rien pour ce qui te concerne. l'ensemble de mes lettres, mes chartes et tout – brûle-les. brûle tout. plus rien entre nous.

*Écrit à Moscou barbare, l'année 7079  
de la création du monde, 24 octobre.*